

Propos recueillis par Michel PAQUOT

*Angelo Bison, du théâtre à la série télé*

**« JE SUIS DEVENU  
L'HOMME QUE  
JE VOULAIS DEVENIR »**

Depuis quarante ans, l'enfant de Morlanwelz mène au théâtre une carrière exigeante, alternant auteurs classiques et modernes. Celui qui tourne actuellement avec plusieurs spectacles, dont deux seul en scène, a connu une célébrité nouvelle grâce à son interprétation d'un tueur d'enfants dans la série à succès de la RTBF, *Ennemi public*.

« **S**ans le théâtre, je serais mort malheureux. Mais rien ne me prédisposait à en faire, c'est le hasard de l'existence qui m'y a conduit. Grâce à lui, ma vie d'être humain s'est réalisée car il m'a appris à me connaître. Les personnages que je joue me permettent d'aller à la recherche de moi-même. Ils me façonnent. C'est un système de va-et-vient : j'apporte ma personnalité au rôle qui, en retour, creuse mon humanité. Je découvre des parties de moi-même que j'ignorais. »

L'un des personnages qui a particulièrement marqué Angelo Bison est récent : c'est celui de Béranger dans *Ennemi public*, série produite par la RTBF lointainement inspirée de l'affaire Dutroux. Et dont, depuis 2016, deux saisons ont été diffusées en Belgique et dans de nombreux pays. Son interprétation de ce tueur d'enfants en liberté conditionnelle, accueilli par les moines d'une abbaye ardennaise, lui a d'ailleurs valu l'an dernier le prix du meilleur acteur au festival Séries Mania de Lille. Or, ayant tourné très peu de films, il avait peu l'expérience de la caméra.

« Je voulais mettre de l'humanité dans ce personnage, explique-t-il. Elle troublait les gens qui m'arrêtaient dans la rue. J'avais toujours du plaisir à dialoguer avec eux, ils étaient parfois étonnés de me voir si disponible. Ils ne me la reprochaient pas, mais disaient que je rendais le personnage presque sympathique, ce qui les mettait mal à l'aise. Cela reflète l'ambivalence et la complexité de l'être humain. Ce personnage de psychopathe révèle des choses obscures de moi-même. Pour aborder ce type de rôle, il faut avoir les pieds bien plantés dans la terre pour ne pas perdre pied. »

## UNE CENTAINE DE RÔLES

Son assise, c'est d'abord au théâtre qu'il la doit. Depuis un peu plus de quarante ans, ce fils d'Italiens né à Morlanwelz en 1957 se consacre corps et âme à cet art qui lui a permis de s'épanouir à travers une bonne centaine de rôles. Il a évolué avec une égale aisance chez Molière, Shakespeare et Tchekhov, ou chez des auteurs contemporains, notamment italiens. L'une des pièces marquantes de son parcours est, dans la seconde partie des années 2000, *Fabrica* d'Ascanio Celestini. Cette œuvre met en scène le monde ouvrier au cours du XX<sup>e</sup> siècle, renvoyant le comédien à ses racines et à sa jeunesse.

Pour fuir la guerre et Mussolini, après un crochet par la Toscane, son père arrive en Belgique où il devient mineur. Et où il rencontre sa future femme, une compatriote. « J'ai eu une enfance heureuse, se souvient Angelo. J'étais beaucoup dans la rue, qui est une très bonne école. Mes parents me laissaient une grande liberté, mais ils ne pouvaient pas m'aider au niveau scolaire car ils parlaient à peine le français. Ma mère n'a fait que sa première primaire, elle est partie travailler à neuf ans chez les riches. Et mon père est allé jusqu'en troisième. Ils n'étaient pas très instruits au niveau scolaire, mais bien de ce que la vie leur avait appris. Ils étaient très humains. »

S'il a eu une enfance religieuse, le sexagénaire est aujourd'hui dans l'expectative. « Je ne suis certainement pas athée, mais ai-je la foi ? Je ne sais pas trop ce que cela veut dire. Je me dis toujours qu'à ce moment-là, on verra bien. J'essaie de me conduire en bon être humain. Je poursuis mon bonhomme de chemin et je me dis que je suis devenu l'homme que je voulais devenir. »

## NI L'ÉCOLE NI L'USINE

Peu avant ses dix-sept ans, le jeune homme décide d'arrêter l'école avec son diplôme d'électricien. Il va passer à l'usine quatre années « abrutissantes ». « Je m'ennuyais tellement que, lorsque j'ai lu dans le journal que des cours d'art dramatique étaient donnés le soir à Morlanwelz, j'y suis allé. Ce que j'y ai découvert m'a sauté à la figure comme une bombe : c'était cela que je voulais faire. Ma professeure était morte de rire, jamais elle ne s'imaginait que je pourrais réussir, tellement j'étais loin dans le rien. »

Mais lui sait qu'il tient en main sa destinée. Dès lors, quand, en 1978, ses parents décident de regagner définitivement l'Italie, il ne les suit pas. Il prend le train pour Bruxelles où il s'inscrit au concours d'entrée du conservatoire. Mais aucun des jurés qui l'auditionnent ne l'accepte. Sauf un, le seul à croire en lui, Claude Étienne, alors directeur du Rideau de Bruxelles. « J'ai pour lui une reconnaissance infinie, sourit Angelo Bison. Il s'est montré très clairvoyant car il me manquait tout. Je n'avais pas de culture, je ne connaissais rien, j'avais un accent italo-wallon épouvantable. Sortant de l'usine, je tombais dans un univers intello complètement inconnu pour moi. Ma première année a été extrêmement difficile. »

## VINGT-ET-UNE RÉPLIQUES

Très vite, son mentor lui donne de l'emploi et, dès sa deuxième année, il a une saison quasi complète. Cette progression rapide, il la doit, outre à son talent, à un travail acharné. Il se met à tout lire, les tragédiens grecs comme Molière *in extenso*. Grâce à son excellente mémoire, il emmagasine très vite tous ces textes. « En première année, raconte-t-il, comme on n'avait pas de concours public, on pouvait donner la réplique aux étudiants des années supérieures. J'en avais vingt-et-une, c'est moi qu'on voyait le plus. Tout le monde savait que j'étudiais les textes et que j'étais fiable. Ainsi, les professeurs m'ont remarqué. J'ai dû énormément travailler mon accent et ma diction. Quand aujourd'hui des spectateurs, souvent âgés, viennent me dire qu'on me comprend bien, j'en suis très heureux. Mon handicap est finalement devenu une force, il m'a obligé à avoir une articulation et une diction impeccables. Et je veux faire réfléchir le spectateur. Claude Étienne disait que le théâtre rend les gens intelligents. Un spectateur peut être dérangé mais, s'il n'a pas compris, c'est que vous avez mal fait votre boulot. »

Cet homme marié et père d'un garçon et d'une fille, qui vit à Gerpinnes, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, tourne depuis plusieurs années avec quatre spectacles. D'une part, *Femme non rééducable*, mémorandum théâtre à propos de Anna Politkovskaïa, journaliste et militante des droits de l'homme assassinée à Moscou en 2006. Et *Lehman Trilogy*, sur l'histoire de la banque d'investissement Lehman Brothers dont la faillite a déclenché la crise monétaire de 2008. D'autre part, avec deux seul en scène : *Un homme si simple* d'André Baillon, dont le personnage demande à être interné parce qu'il désire la fille de sa compagne, et *L'avenir dure longtemps*, où le philosophe Louis Althusser évoque l'acte de folie qui l'a conduit à étrangler sa femme. Et le comédien s'apprête à adapter sur scène *Da Salò*, un texte d'essence autobiographique de Nicole Malinconi, auteure belge d'origine italienne comme lui. Toujours mu par le souci « d'être honnête envers soi-même et de garder un cap exigeant ». ■